

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 30 AOUT 1884.

No. 36

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 3c.

### UNE FLEUR DE MYSTÈRE.

Oh ! dis-moi, le sais-tu, mon seul bien, mon seul rêve,  
Sais-tu que sur le sol où j'allais dépérir,  
Un rayon de tes yeux a réchauffé la sève  
De l'arbuste prêt à mourir ? . . .

Sais-tu que ma pauvre âme, errante et solitaire,  
Devina dans ton âme, à ses parfums de miel,  
Une rose cachée, une fleur de mystère  
Epanouie au vent du ciel ;

Et que j'ai vu par toi descendre à travers l'ombre  
L'amour, chaste lueur qu'aucun mortel ne fuit,  
Et qui se vient poser sur un visage sombre,  
Comme l'étoile sur la nuit ?

### PREMIÈRES AMOURS.

Que le printemps est beau, que sa jeunesse est douce  
Quand l'aube fait éclore une première mousse,  
Quand le premier bouton s'entr'ouvre et devient fleur ? . . .  
Pourtant il est un charme, une grâce ingénue  
Plus séduisante encore, c'est l'ivresse inconnue,  
C'est le premier réveil du cœur.

C'est quand la jeune fille, abandonnant l'aïeule,  
Au plus profond des bois court rêver triste et seule :  
Quand elle va cherchant un secret dans les fleurs ;  
C'est quand, au souvenir d'une image lointaine,  
Elle marche confuse, et s'arrête incertaine  
Entre le sourire et les pleurs.

Alors, si rien n'émeut cette vierge naïve,  
Rien que le bruit charmant d'une onde fugitive,  
Rien que le vol léger des colombes d'amour ;  
Si cette âme est troublée aux seules harmonies  
Que fait naître le soir, rumeurs indéfinies,  
Où vient mourir chaque beau jour,

Oh ! c'est l'heure d'aimer ; c'est alors que se glisse  
Un sentiment confus qui se change en délice ;  
Le cœur se berce enfin d'un songe moins amer ;  
Et s'il parle, et s'il trouve un autre pour l'entendre,  
Ce n'est plus une amie, il faut un cœur plus tendre  
Qui comprenne un secret plus cher.

Et quel bonheur alors ! comment dire les charmes  
De cet âge éphémère où tout plaît jusqu'aux larmes !  
Oh ! pourquoi s'en va-t-il ? . . . où chercher cette fleur,  
Cette fleur odorante à peine respirée ?  
Où retrouver surtout la grâce tant pleurée  
De ce premier réveil du cœur ?

## NOTRE JOURNAL.

Comme nos lecteurs et peut-être surtout nos lectrices le remarqueront, notre journal apparaît aujourd'hui avec une toilette nouvelle qui en modifie le caractère, mais qui n'en change pas la physionomie particulière qui le distingue. Comme c'est le journal qui a l'honneur de compter le plus grand nombre de lectrices, il est tout naturel qu'il cherche à plaire aux yeux autant qu'à capter le goût exquis de celles qui le patronnent. La forme élégante fait ressortir le fonds, comme la toilette des dames fait ressortir davantage la perfection de leurs traits.

Tout en continuant de se montrer grave, et plaisant si possible, notre journal sera bien justifiable de vouloir attirer sur lui l'attention du beau sexe qui l'honore de ses sympathies et qui lui donnent des marques d'affection qui seraient de nature à lui donner de la prétention, s'il n'était doué d'une modestie à toute épreuve.

L'intérêt que les dames et les jeunes filles lui ont porté jusqu'à présent, au lieu de le gonfler d'orgueil, est un encouragement qui devra l'engager à être utile en même temps qu'agréable au public.

Le but qu'il se propose d'atteindre est d'intéresser, d'instruire et d'amuser le lecteur. Nous croyons que c'est là une belle mission, peut-être trop difficile, mais que nous nous efforcerons d'accomplir avec l'aide de nos aimables collaboratrices et de nos distingués collaborateurs.

L'encouragement que nous recevons de la part du public intelligent nous permet de faire des améliorations dont le lecteur bénéficiera. Lorsque le *Journal du Dimanche* a été fondé, plusieurs, tout en nous félicitant de notre idée, prétendaient que les amateurs de la bonne littérature étaient bien rares pour qu'un journal de ce genre puisse subsister. Ces personnes, bien intentionnées du reste, avaient méconnu l'esprit de notre population qui n'a pas été lente à prouver qu'elle savait apprécier et encourager les choses de l'intelligence ; car, depuis sa fondation, notre journal n'a fait que progresser, et sa circulation qui augmente graduellement donne de belles espérances pour l'avenir.

Depuis sa fondation, le *Journal du Dimanche* était imprimé ailleurs, mais comme ce système présentait des inconvénients, nous avons fait l'acquisition d'un matériel d'imprimerie, qui nous

permettra de servir avec plus de soin encore notre clientèle toujours croissante.

Nous espérons que nos lecteurs apprécieront les efforts que nous faisons pour mettre notre journal au premier rang parmi les revues littéraires du pays. Une excellente manière de seconder nos efforts serait de nous payer de suite le montant de l'abonnement, qui est payable d'avance, comme l'on sait. Nous osons espérer que ceux qui ne se sont pas encore acquittés de ce devoir s'empresseront de le faire, afin de ne pas entraver les projets d'améliorations qu'on se propose de faire.

Si notre journal continue de progresser, comme nous avons tout lieu de le croire, nous atteindrons nos quatre mille à la fin de l'année. C'est un magnifique résultat au-delà de toute espérance. C'est une garantie pour l'avenir.

Que nos lecteurs et nos lectrices nous fassent de la propagande et cherchent à répandre notre journal dans les familles qui ne le reçoivent pas encore. Il devrait être dans toutes les maisons ; qu'on l'introduise au foyer comme un ami de la famille. Un des moyens les plus agréables de passer le dimanche, est de lire notre journal. Ce sera toujours un ami fidèle, mais un peu indiscret de sa nature. Il promet de raconter aux lecteurs les meilleures nouvelles qu'il apprendra.

## CHRONIQUE

L'Armée du Salut a fait son apparition à Montréal ces jours derniers. Cette armée toute pacifique est en voie d'envahir le monde. Le XIV<sup>e</sup> siècle est un siècle de progrès qui se distingue par des découvertes les plus étonnantes, mais à côté des œuvres sublimes qui portent le cachet du génie, se trouvent des futilités et des excentricités qui vont jusqu'à occuper le monde entier.

L'Armée du Salut est une de ces originalités de notre époque. Ce n'est pas précisément une religion, c'est tout simplement un moyen de propagande religieuse. Sa prétendue mission est de faire de la morale sur les places publiques tout comme madame Eno extrayait les dents sur la Place Jacques-Cartier et le Champ-de-Mars, à Montréal.

Ce moyen de propagande est basé sur ce faible de la nature humaine pour ce qui frappe les sens. Ces démonstrations bruyantes captivent les masses, il est vrai, mais elles sont impropres à créer des convictions religieuses. Tout le monde a le droit de prêcher la morale et d'instruire la foule de ses devoirs religieux et sociaux, néanmoins

L'Armée du Salut est tombée dans une exagération qui dépasse même les limites du raisonnable.

Elle ne cherche pas à fonder une religion et ne songe pas à se donner pour une institution divine, comme l'a fait Mahomet, elle est une organisation humaine destinée à développer le sentiment religieux parmi la population. Elle cherche à atteindre ceux qui ne vont pas aux églises et qui vivent dans l'ignorance de leurs devoirs religieux. L'Armée du Salut va au-devant de ces gens qui savent qu'il existe un Dieu, mais qui vivent comme s'il n'y en avait pas. Cette société peut être animée de bonnes intentions, ses membres peuvent être sincères et convaincus de leur mission, mais elle n'est d'aucun résultat pratique.

Sa manière d'opérer comme cela sur les places publiques n'est pas compatible avec cette modestie inhérente à toute religion.

On voit même des jeunes filles monter sur une estrade et adresser une harangue religieuse à la foule. C'est plutôt la curiosité qui attire les gens que la force du sentiment religieux. Tout le monde aime la nouveauté, mais on ne la suit pas toujours.

L'Armée du Salut recrute ses partisans parmi les excentriques qui sont sans cesse à la recherche de quelque idée nouvelle. Elle a été expulsée de plusieurs villes. A Montréal elle n'a pas eu de chance. On a traduit devant le recorder quelques-uns de ses membres pour avoir troublé la paix publique. Ces gens-là vont trouver que Montréal est une ville barbare et athée parce qu'elle expulse ses missionnaires imaginaires.

J'espère qu'ils ne seront pas tentés de revenir. Il n'y a pas de système quelque ridicule qu'il soit, qui ne recrute des partisans. Il y a qui paraissent faits pour suivre les idées fausses et s'attacher au côté ridicule des choses.

\* \*

Montréal vient de recevoir l'association des savants d'Europe qui nous font l'honneur d'une visite. C'est la première fois que l'Association Britannique pour l'avancement des sciences tient sa réunion annuelle en dehors du Royaume-Uni de la Grande Bretagne. Nous avons droit d'être flattés de voir qu'ils ont choisi une ville du Canada pour la première fois qu'ils tiennent leur réunion à l'étranger.

Le but de leur voyage est de recueillir des informations et faire des recherches qui puissent servir à la diffusion de la science. Ils contribueront grandement à faire connaître les ressources et les richesses naturelles du Canada. On commence à parler de notre pays à l'étranger. Tout cela prépare les voies aux grandes destinées qui l'attendent.

\* \*

On élève en ce moment à Paris une statue à George Sand. Ce qui indique que le Français met le génie au-dessus de la morale. George Sand est des plus grands romanciers de ce siècle.

La France veut l'immortaliser ; elle considère ses œuvres comme l'épopée glorieuse de la littérature contemporaine. Son style est en effet admirable et tout en conservant à la longue sa plus parfaite harmonie, elle a su lui communiquer le féérique éclat qui est le propre de son imagination ardente et féconde.

Sa plume entre ses doigts de fée, se transforme en un magique pinceau, faisant de chaque page un ravissant chef-d'œuvre.

Lorsqu'elle écrit, l'atmosphère est en feu. Le phosphore court dans l'air qui enivre, et cependant au premier plan, s'épanouissent les tendres verdure, les délicieuses francheurs d'un éternel printemps. Une flamme passe qui nous brûle les veines

et c'est une églogue qui surgit, un doux paysage qui sert de fond au joli tableau d'une fillette naïve dont le cœur s'épanouit au divin reflet d'une nature exquise, idéale de grâce et de sincérité. Cela berce, cela charme et cela repose.

Il y a beaucoup de femmes dont les doigts fuselés deviennent plus agiles au maniement de la plume qu'à celui de l'aiguille. Elles vivent de la plume comme d'autres vivent de leur pinceau. Et, dépouillant tout pédantisme, elles se contentent de travailler de tout leur cœur, comme elles aiment— quand elles aiment ! Elles se donnent toute entière à leur œuvre comme elles se fussent dévouées à leur mari.

Mais je ne donne pas George Sand comme modèle à imiter, ni à lire. Ne lisez point ses œuvres qui sont brillantes comme le diamant, mais qui peuvent graver le cœur d'une marque dangereuse, comme le diamant qui grave la vitre et la brise ensuite.

La femme est faite pour le foyer et, comme la violette, c'est à l'ombre qu'elle s'épanouit. Son rôle national, c'est le rôle obscur et sacré de mère et d'épouse. Sa destinée est l'obscurité sublime du sacrifice et du dévouement, et c'est de son époux qu'elle doit recevoir son plus pur rayonnement,

\* \*

Presque tout le monde est revenu à la ville. Les rues sont encombrées de visiteurs étrangers qui reviennent des eaux. Un de mes amis qui arrive de Cacouna me dit que l'amusement le plus en vogue cet été était la danse. Il y en a qui s'amuse à danser, chacun son goût.

Cela me rappelle ce que les Turcs pensent de la danse. Ils trouvent que les Européens sont extrêmement naïfs ou profondément avarés pour danser dans leurs fêtes, quand ils pourraient confier ce soin fatigant à des gens payés pour cela. Se coucher sur un divan en fumant des cigarettes et regarder les danseuses évoluer au son aigre des fifres dessinant leur chant rythmé et indéfini sur la basse ronflante des tambours, voilà la façon dont un bon Turc entend la danse, et je sais des chrétiens qui sont Turcs en ce point. Mais c'est une façon de voir tout à fait en dehors de nos habitudes, qui ne sont pas seulement des habitudes, mais qui tiennent à notre race.

C'est le propre des Français, comme des Canadiens, de mêler constamment les plaisirs légers à ceux de l'esprit.

C'est ainsi que la danse, plaisir purement insipide, est mêlée à un plaisir de l'esprit.

Mais souvent elle est un prétexte à conversation, et les femmes qui commencent par danser pour danser finissent par danser pour causer. Le *flirtage* dans un bon fauteuil pour paraître peut être préférable à ce *flirtage* que rompt la variété des figures du quadrille, qu'interrompt l'entraînement de la valse ? Mais, outre qu'on ne peut pas toujours avoir un tête-à-tête avec celui qui nous plaît, ces interruptions ont un certain charme, et ces silences, où l'on se tait, ont une éloquence et un charme. "L'éloquence de la chair," comme dit un vieux jeu de mots.

Et quel prêche d'amour comparable, en effet, à un serrement de mains discret et énergique à la fois ? Quel aveu plus doux et plus facile qu'un de ces abandons qui passent inaperçus dans la foule et qui n'échappent pas à un amoureux, quand notre tête, un peu inclinée, touche une seconde son épaule ? Je ne crois pas trop dire en affirmant qu'on peut découvrir aisément le caractère d'un homme, quand on a dansé avec lui. A des riens, il se révélera timide ou avantageux, tendre ou brutal, spirituel ou non. La danse, qui pour les jeunes filles est un rapide et un inconscient entraînement, est pour les femmes plus expérimentées, matière à

subtiles analyses. Montre-moi comment tu danses, et je te dirai qui tu es !

\* \*

Notre ciel politique est tout à fait serein. Pas un nuage à l'horizon. Ce calme plat déplaît souverainement aux gens avides d'émotion. Est-ce ce calme qui est parfois un présage de la tempête ? Il n'y aurait rien d'étonnant. La politique est pleine d'imprévu. Il n'y a de sûr que l'incertain.

Notre futur lieutenant-gouverneur n'est pas encore connu. On dit que l'hon. M. Starnes prétend qu'il a sa nomination dans sa poche. Si tel est le cas, il ferait bien de ne pas la montrer, parce qu'il pourrait se la faire enlever.

Il est aussi question de Sir Hector Langevin et de l'hon. M. Chapleau, comme successeur de Son Honneur M. Robitaille. On dit que Sir Hector et l'hon. M. Chapleau se jaloussent et se combattent dans l'ombre. Moi, je trouve au contraire, qu'ils sont pleins de prévenance l'un l'autre. M. Chapleau, comme étant le cadet, cède le pas à Sir Hector pour le poste honorable de lieutenant-gouverneur. De son côté Sir Hector, voulant continuer de lutter pour son parti et pour le pays, se trouve encore trop jeune pour se condamner aux délices de *Spencer-Wood*. Il semble dire à M. Chapleau : "Comme vous avez soutenu beaucoup de combats, veuillez vous reposer sur vos lauriers."

Mais où donc trouver deux amis comme cela, si dévoués l'un à l'autre et si désintéressés ?

Non, ces sentiments d'une mesquine jalousie qu'on prête à ces deux hommes n'ont rien de véridique. Lorsqu'on a lutté comme eux, avec tant de vaillance, d'énergie et de courage, on ne peut pas avoir un esprit si étroit, un cœur si petit. Les politiciens doivent être des adversaires redoutables, mais des amis sincères. Qu'on soit libéral, ou qu'on soit conservateur, c'est l'affaire d'un chacun, mais qu'on soit franc et loyal.

On est généralement trop prompt à soupçonner et accuser nos hommes politiques. Quand aurons-nous des idées assez large pour rendre justice à nos adversaires et mêmes à nos amis ? Le jour où nous aurons cessé de les décrier, nous aurons fait un acte de patriotisme.

FERNAND.

## LE MARIAGE.

L'article qu'aujourd'hui je me propose d'écrire repose sur un sujet tellement sérieux, que tout d'abord j'appellerai sur lui l'attention de nos lecteurs.

\* \*

L'acte le plus grave qui soit en ce monde et qui le plus souvent on accomplit sans une longue et même une réflexion préalable, c'est le *mariage*. Ce simple mot est le point de départ de longs et horribles malheurs, contre lesquels on ne saurait trop mettre en garde les jeunes cœurs qui ne voient à travers leurs rêves que les félicités conjugales.

On se rencontre, on se plaît ; l'illusion voyageant un peu ou beaucoup de part et d'autre on finit par s'aimer ou croire que l'on s'aime ; on aplanit les obstacles qui peuvent empêcher la réalisation de votre bonheur, et quand tout est bien prêt que les voitures attendent à la porte, on voit prononcer *oui* qui devient à l'instant, une chaîne impossible à briser.

Jusque là tout est bien, on est heureux, ou plutôt on se croit heureux ; mais tout lendemain à son réveil, et celui des jeunes mariés est quelquefois terrible.

Quand on épouse une fille, une de ces créatures

aimables et simples qui ont puisé dans les salutaires exemple de la sainte et vraie famille les principes solides qui font les bonnes épouses et les bonnes mères, oh ! l'on a pour soi quatre-vingts gages de bonheur sur cent ; c'est comme si vous aviez entre les mains une argile céleste dont il vous faut faire une statue en laquelle vous mettez votre âme, votre vie pour l'animer. Le bonheur—et le plus grand qui soit en ce monde !—vous l'avez en germe ; à vous de le soigner, de l'arroser comme une tendre fleur qu'un souffle peut briser, qu'un rayon de soleil trop ardent peut brûler à jamais.

Le cœur d'une jeune fille, d'un de ces anges qui ont pour ciel la famille et pour ange gardien une mère, une vraie mère, c'est un trésor, une richesse sans pareille, et la source du bonheur le plus grand, le plus parfait que l'homme puisse rêver. Mais entre l'instant où elle quitte la couronne d'oranger et l'instant où elle se donne à vous, il n'y a plus alors que votre créature, celle qui vous appartient de former, à vous homme qui connaissez le bon et le mauvais de la vie ! La jeune fille n'existe plus ; elle est devenue la source de votre bonheur ou de votre malheur, l'ange ou le démon de votre foyer, la mère ou la marâtre de vos enfants. Elle aussi tient en germe toute votre existence ; car la vie de l'homme ne commence véritablement que par le mariage.

Ah ! qui que vous soyez, si vous avez le trésor dont je viens de vous parler, un de ces anges terrestres qui sous le nom de femmes comprennent que la vie est un devoir, que le mariage est l'union de deux cœurs, de deux âmes, et non un caprice, —soyez heureux et certain de votre bonheur ! votre lever sera salué, comme votre coucher, par une douce parole et un gai sourire ; une pensée aimante vous suivra dans votre labeur avec le baiser bien tendre qui aura chanté sur vos lèvres avant votre départ, et à quelque heure que vous rentriez, vous trouverez au seuil de votre foyer, pour vous accueillir avec un doux visage, partager vos peines, vos espérances, vos douleurs, l'ange sacré du foyer domestique—votre chère petite femme ! la douce créature qui s'est identifiée à vous, qui s'est faite vous !...

Oh ! pour elle, j'en suis certain—ou alors vous seriez le dernier des misérables—vous n'aurez aussi que de bonnes et douces paroles ; si vous avez à la reprendre, à la conseiller, vous le ferez amicalement, avec une tendresse persuasive ; et surtout, vous vous garderez bien de blesser en rien ce cœur jeune et charmant devenu le sanctuaire de votre bonheur. Chaque jour alors, vous apporterez votre douce récompense, et vous apprendrez que la vie a bien des charmes quand, de part et d'autre, on comprend le mariage ainsi. Riche ou pauvre, vous ne serez jamais malheureux, car une bonne femme est non seulement une source de consolation perpétuelle, mais un trésor toujours ouvert sous la main d'un bon mari.

\* \*

Mais une mauvaise femme... ah ! Dieu vous en garde, car celle-là est la source de l'éternel malheur !!! Vous seriez un ange de bonté, de douceur, d'indulgence de pitié même... rien de votre part ne la touchera, et elle fera de vous le plus misérable des hommes ! Ce ne sera point pour vous qu'elle vivra, qu'elle pensera ; tout partira d'elle pour revenir à elle : elle ne comprendra ni vos pensées, ni vos soucis, ni vos douleurs ; votre intérieur ne sera pas la source de ses joies ; il lui faudra le monde, le caquetage, la toilette, l'admiration, en un mot toutes les choses fausses et vaines auxquelles s'attachent, comme des sangsues, les êtres faux et vains eux-mêmes. Cette femme-là ne s'est point mariée pour avoir un nom, la considération, un foyer, un mari, des enfants, le bonheur ; elle a voulu une machine qui travaillât pour elle, un mannequin qui se mît à sa fantaisie, un

être qu'elle pût avilir, fouler aux pieds selon ses caprices, en lui enlevant jusqu'à la dignité morale !

Elle ne vous saura gré de rien ; elle ne vous tiendra compte ni de vos vertus, ni de vos efforts pour la rendre heureuse, ni de votre instruction, ni de votre talent ; quelle soit la sottise personnifiée, elle se croira supérieure à vous, et si vous avez le malheur de lui céder, de vous laisser dominer par elle, vous êtes perdu ! Point de remède possible avec une telle femme, et surtout si chez elle l'éducation première fait complètement défaut : il faut que vous soyez ou tyran ou esclave, et quelque soit le lot que vous choisirez, vous serez malheureux !

Oh ! par pitié pour vous-même, réfléchissez donc longuement et mûrement avant d'accomplir ce grand acte qu'on appelle le mariage !

Quelle que soit la femme que vous convoiterez, ne vous attachez que secondairement à la forme, à l'extérieur, à la beauté, à ses charmes : que d'anges sont des démons !...

Cherchez le cœur, rien que le cœur ; trouvez-le simple, dévoué, aimant ; quand vous serez sûr de lui—et du vôtre !—placez alors en lui les actions sans prix du... bonheur conjugal.

RUANT.

## Contre l'amitié.

On se sert, en général, un peu trop de certaines pensées toutes faites, à la portée de tout le monde. *Il faut avoir des amis partout* est une de ces pensées qui se logent entre le crâne et la peau de la tête, de ces pensées qui ne font éprouver aucune fatigue au cerveau, avec lequel elles n'ont aucune communication.

J'ai connu en Allemagne un homme jeune, bien fait, à moitié spirituel, passablement brave, riche. en un mot, fort disposé à être heureux. Pour y parvenir, il résolut de mettre en pratique cet aphorisme : il faut avoir des amis partout.

Il donnait à diner, prêtait de l'argent, sacrifiait ses intérêts, permettait à qui voulait de rendre ses chevaux poussifs ; il donnait la main à son bottier, et déposait de temps à autre sa carte chez un tulleur. Si un passant l'eût regardé de travers, il eût été cinq nuits sans dormir ; la bienveillance générale était une des conditions de son existence. Il jouait aux échecs et perdait ; il faisait des vers, et les faisait mauvais ; il dansait, et dansait gauchement ; enfin il n'avait de supériorité dans aucun genre, et ne pouvait exciter l'envie, si ce n'est pour sa fortune, mais sa fortune n'était pas à lui. Il avait treize amis qui se faisaient habiller chez son tailleur, trente étaient chaussés par son bottier ; toute la ville se coiffait chez son chapelier ; on ne pourrait dire le nombre de gens auxquels il donnait à souper.

Tout le monde était son ami, tout le monde le tutoyait : il était enchanté. Peut-être, s'il eût regardé d'un peu près les bénéfices de cette amitié universelle, eût-il vu que ces gens qui ne chantaient jamais parce qu'ils avaient la voix fausse ne s'en faisaient aucun scrupule devant lui. L'hiver, on le mettait loin du feu pour donner la meilleure place à un étranger. On lui donnait à diner avec la soupe et le bouilli (on ne se gêne pas avec ses amis), on servait tout le monde avant lui, et les enfants essayaient leurs tartines sur ses vêtements.

Un jour, un de ses amis lui écrivait une lettre en ces termes :

« Sauve-toi ; je suis entré dans une conspiration qui vient d'être découverte ; on a saisi mes papiers ; comme tu es mon ami, comme je sais que l'on peut compter sur toi, je t'avais mis un des premiers sur la liste. Notre affaire est cer-

« taine, nous serons tous condamnés à mort ; fuis sans perdre un instant. »

Hermann demeurait dans un quartier de la ville assez éloigné. L'homme chargé de la distribution des lettres s'aperçut que la lettre destinée à Hermann était la seule à porter dans son quartier. Il pensa ne pas devoir se gêner avec un ami ; il remit au lendemain pour porter la lettre en même temps que les autres, qui ne pouvaient manquer de venir pour le même quartier. Il ne porta la lettre que le surlendemain. Derrière lui arrivaient les soldats chargés de l'arrêter.

Le chef de la troupe était un ami d'Hermann ; il ne voulait pas avoir la douleur de l'arrêter lui-même, et resta à la porte ; les soldats, sans chefs pour les réprimer, maltraitèrent fort le prisonnier.

Néanmoins, sous prétexte de s'habiller, il passa dans un cabinet et sauta par la fenêtre.

Il tomba précisément sur son ami, que sa sensibilité retenait malheureusement à la porte. L'ami jeta un cri qui donna l'alarme ; il fut repris et conduit en prison.

On instruisit son procès ; toute la ville était convaincue de son innocence ; mais la plupart des juges se récusèrent pour ne pas avoir en aucun cas à condamner un ami. L'accusateur, qui était son ami, comprit que sa réputation d'impartialité se trouvait singulièrement compromise avec sa liaison connue avec l'accusé ; pour combattre cette prévention, il se vit forcé de le charger plus qu'il n'avait jamais fait pour aucun autre. Son avocat était tellement ému, car il était son ami, que, lorsqu'il voulut parler, sa voix fut étouffée par ses sanglots. Il reprit un peu courage ; mais sa mémoire était troublée, les arguments surs lesquels il avait le plus compté ne se présentaient plus qu'à travers un nuage, sa voix était faible et mal accentuée.

Hermann fut condamné à l'unanimité.

L'autorité, vu le nombre infini de ses amis, redoutait un coup de main pour forcer la prison et l'enlever ; aussi fut-il mis aux fers et ne lui laissa-t-on la consolation de voir personne.

Le jour de son supplice arriva : un moment de désespoir lui prêta des forces, il se débarrassa de ses liens, échappa aux soldats, et se serait enfui si la foule immense de ses amis eût pu s'ouvrir assez vite pour lui livrer passage ; il fut rattrapé et garrotté. Le bourreau, qui avait été son ami, avait peine à contenir sa douloureuse émotion ; sa main, mal assurée, ne put séparer la tête du tronc qu'au cinquième coup.

A. K.

## Ça et Là.

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer aux amateurs de la bonne musique. Nos lecteurs apprendront avec le plus grand plaisir que notre diva canadienne est à nous préparer le plus beau gala musical qui nous sera donné d'entendre.

Monsieur et madame Auguste Robert se sont embarqués hier soir pour faire un voyage à New York, où ils devront en même temps engager les meilleurs artistes pour assister madame Robert au concert qu'elle se propose de donner à Montréal, tout prochainement.

Le public amateur est désireux d'entendre celle que le monde artistique compte déjà comme une étoile qui a brillé sur la scène parisienne, par ses talents remarquables, par l'ampleur, la richesse et la beauté de sa voix.

Nous accusons réception d'un livre très intéressant, dû à la plume d'un jeune écrivain canadien, M. George Le May.

Ce livre est écrit par un jeune homme, et il s'adresse à la jeunesse, dont il ne manquera pas de charmer les loisirs. Le style est sobre et facile, la pensée est claire et précise. Les observations sont frappantes de justesse et pleine d'originalité.

Nous en publierons prochainement quelques extraits.



## FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

## Histoire d'un Trésor.

XXVII

LE DUEL.

Cependant l'automne déroulait l'écheveau des jours voilés de novembre. Les vieux murs de Senlis où grimpent le lierre, les herbes folles et la giroflée d'or se dépouillaient de leur habit vert et fleuri, et commençaient à apparaître délabrés et déguenillés comme des mendiants de Callot.

Le cœur de l'homme, fleuri par le contact du monde radieux de l'été, par l'amour qui poétise tout, par la joie qui pousse au milieu du travail et des soucis ressent, à cette époque de l'année, les défaillances de la nature. Comme elle aussi, avec les derniers rayons, il éprouve le besoin de se réjouir avant l'hiver qui, assombrissant la vie déjà si dure, vient étendre son manteau de neige et le renferme dans ses demeures.

Roland était arrivé depuis quelques jours. Il s'était fait voir dans le parc, espérant être aperçu du jardin. Le soir, au rendez-vous habituel, il n'avait trouvé personne, ni le lendemain, ni désormais. D'un regard inquiet, il avait fouillé la façade sombre et à demi-dépouillée de la maison de Madeleine. La clarté vacillante d'une vieilleuse brillait seule à une fenêtre. Tout le reste était fermé. Une fois, il aperçut le visage morose de Torancy qui s'appuyait à la vitre.

Enfin, par une après-dinée de la fin d'octobre, il vit apparaître sur le perron, au bras de Margotte, Madeleine pâle et affaiblie. Il se cacha derrière le tronc d'un sycamore. La jeune fille s'avancait d'un pas alourdi, ployant sa taille et s'abandonnant de tout son poids sur la vieille servante. Elle alla jusqu'à l'extrémité de sa chère allée et s'assit ou plutôt s'affaissa sur l'herbe avec un air de découragement profond et d'incurable ennui. Sa vue erra un moment, et se fixa sur le vieux château avec une expression d'angoisse et d'espoir qui pénétra de regrets ce viveur, malgré le scepticisme dont il se vantait d'être cuirassé. Ne voyant rien de ce qu'elle avait une dernière fois attendu, elle ferma les yeux avec une molle résignation. Mais on voyait bien à sa gorge soulevée qu'elle étouffait de sourds sanglots. Deux larmes perlaient à travers ses cils, comme débordant d'un vase trop plein, deux larmes qui descendaient silencieusement et coulaient, sans qu'elle prît la peine de les étancher le long de ses joues.

Pourtant autour d'elle, c'était un doux et charmant spectacle. Du ciel moutonné tombait une pénétrante chaleur qui ravivait la végétation. Les grives pépiaient dans les sureaux; un martin-pêcheur, comme un follet d'azur et de flamme, frôlait l'eau qui fumait au soleil. De belles vaches paissaient l'herbe sur l'autre rive, tendant vers elle avec des mugissements leurs mufles auxquels les tiges restaient attachées. Mais, loin du réel, la pauvre enfant, prise aux filets magiques de son cœur, cherchait dans ses rêves et pleurait.

Margotte, la voyant assise et silencieuse, la quitta. Quand Madeleine releva les yeux, elle vit Roland à quelques pas d'elle. Le saisissement, l'émotion, l'inattendu l'envahirent; son regard se riva à celui de son amant, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour laisser échapper un baiser, puis son cœur se serra. Elle se renversa en arrière, abaissant ses longs cils pour ne pas laisser voir son ivresse,

et, pliant le cou, resta ainsi, muette, écoutant cette joie immense qui chantait en elle. Une minute, un siècle s'écoula ainsi. Roland voulut parler, Madeleine mit un doigt sur ses lèvres pour lui imposer silence. Elle voulait jouir de ce plaisir souverain, et il lui semblait qu'un mot eût brisé le charme. Ils se souriaient. Elle, d'un regard à la fois ardent et inquiet, auscultait le cœur du jeune homme. Elle semblait lui demander compte non de son oubli, de son silence, de son retour, mais des progrès de son amour pendant ces temps douloureux. Par degrés, elle se redressait. Ses joues rougissaient, ses yeux en flammes nageaient dans un fluide transparent. Lui la contemplait avec ivresse, fier d'animer cette splendide statue de la jeunesse et de la beauté. Il se sentait gagné par toutes sortes d'effluves amoureuses. Malheureusement, la voix de Torancy détruisit tout cela. Il cherchait sa fille; Roland reprit sa place à l'abri du sycamore.

« Chère enfant, disait le capitaine, par ce beau soleil, ne t'ennuies-tu pas? Ces chants qui s'élèvent dans la campagne, toute cette gaieté bruyante qui vient jusqu'à ma pauvre recluse doivent t'attrister. Je m'étais promis une grande fête de conduire ma petite Madeleine voir les danses d'Hautmont.

— Non pas, mon père, non pas. Vous avez votre fête, et vous l'aurez complète. Je suis mieux, je suis bien. J'ai, au contraire, une envie irrésistible de marcher, d'être gaie, d'être heureuse, de revoir nos bois rougis par l'automne. Je veux entendre les violons qui mettent en émoi ces échees tranquilles que nous réveillons ensemble dans nos promenades. Allons vite, et passant avec une grâce câline ses deux bras au cou du brave capitaine, elle l'entraîna sans lui donner le temps de la réflexion, vers la maison où Margotte, toute *stupette* comme disent les gens de cette contrée, la vit arriver légère comme chamois. Elle s'envola jusque dans sa chambre d'où, quelques secondes après, elle reparut avec un charmant chapeau noué à la hâte, à demi drapée dans une écharpe de soie, éblouissante de jeunesse et sève remontée. Elle était gaie à plein cœur.

« Es-tu prêt? lui dit-elle.

— Oui, ma chérie, » répondit Torancy en la couvrant d'un regard profond.

Elle s'élança dans la rue la première, pendant que le vieux soldat, boutonnant par un reste d'habitudes militaires sa redingote jusqu'au menton, disait à Margotte :

« Veillons, ma bonne Margotte, veillons plus que jamais. Sa douleur me faisait mal, mais voilà une joie qui me fait peur. »

Ils s'en allèrent dans les plaines, suivant la foule endimanchée, pendant que le long des chemins déserts, Roland courait de son côté à la fête d'Hautmont, pour y entrevoir au jour douteux des illuminations au milieu de ces tumultes qui isolent les amoureux, parmi les feuillages pleins d'ombre, sa jolie complice.

XXVIII

Quand ils arrivèrent, la foule était dans son animation.

Torancy et Madeleine virent le tir aux pigeons, acclamé par la foule à chaque succès. Ils s'arrêtèrent devant les chevaux de bois, montés d'écuers timides, qui traînent des chars pleins de belles filles et d'éclats de rire.

Quand ils sortirent de la baraque, le passage était étroit et sombre, l'escalier une manière d'échelle qui grimpait jusqu'aux tréteaux. On s'aidait pour monter d'une corde huileuse. La main de la jeune jeune fille se sentit étreindre. Un chut mystérieux fut prononcé à son oreille, un billet imperceptible se glissa comme une coulèvre entre ses doigts qui le refusaient, le tout en une seconde. Elle se retourna moitié fâchée, moitié souriante, tout à fait tremblante. A ce moment, un flot de la

foule poussa Roland qui faillit tomber. Madeleine, instinctivement, laissant échapper un cri, tendit vers le jeune homme son bras nu. Enhardi par l'obscurité, protégé par la cohue, Roland se baissa et y imprima un ardent baiser. Madeleine sentit son cœur se gonfler et le sang abandonner ses joues.

En même temps que Torancy sortait de la baraque foraine, Mme de M..., qui avait mené ses filles à ce divertissement rencontra inopinément Mme de Lépinoy.

« Connaissez-vous, lui demanda-t-elle, cette belle enfant? »

Elle désignait Madeleine marchant à quelques pas en avant au bras de son père.

« Ça, répondit tout haut la dame, c'est une aventurière, l'amie de M. Roland de Valrémy. »

Par malencontre Roland passait à peu de distance sous une guilande de lumières.

« Vous voyez qu'il marche dans son sillage, » ajouta Mme de Lépinoy.

Plusieurs personnes qui s'étaient rapprochées purent entendre ces propos. Mme de M..., touchée de ce scandale et bonne par instinct, s'empressa de dire :

« Êtes-vous sûre de ce que vous avancez? »

— Ah! ma chère! elle laisse traîner ses autographes jusque dans le parc de Mme de Vaudricourt. Venez me voir un de ces soirs, je vous lirai de son style.

— Comment, cette jeune fille!... Mais enfin, ma bonne, il faudrait que son père fût aveugle!

— Son père! Eh! quinze cents francs de retraite ne sont pas le Pérou. Sans être aveugle, il peut y avoir des occasions où fermer les yeux vaut mieux que les ouvrir. »

Cela se répandit et prit feu dans la foule comme une traînée de poudre. Les groupes se serrèrent. Ce fut l'événement de toute la soirée. Tous les héros de cette intrigue. Les femmes, si communément jalouses en province, se jetaient sur cette rare et grasse pâture de scandale. Ne faut-il pas faire payer son droit de douleurs, dès qu'on le peut, à la beauté, ce trésor qui se prodigue en se montrant? Quelle aubaine pour les vertus solides; quel paradis pour l'hypoërisie! Hâtez-vous, langues oisives, yeux curieux! Comment cela s'est-il su? Vous vous rappelez Beaumarchais: « Un bruit court, qui va grandissant... etc. » Mais ici, qui l'a dit? Une femme du plus haut parage, une amie de la marquise! Mme de Lépinoy ne peut être que bien informée.

Cependant les lampes s'éteignaient; les musiciens, harassés par une journée de danses, engourdis par des libations innombrables, s'endormaient sur leur estrade de tonneaux vides. Pour égayer le retour on allumait des torches. Les amoureux se retrouvaient.

Malgré la mère qui veille, au sein de la nuit qui voile et qui rassure, l'amour en quête voltigeait dans les arbres, ralentissant la marche des uns, activant celle des autres. Les mains étaient furtivement serrées, les doux propos murmurés au passage se recueillaient au vol. Les amants rapprochés, les envieux faisant bonne garde; les cris, les chants perçant au loin la haute futaie, la nuit lumineuse, quoique sans lune, le bois tout inondé des saveurs languissantes de l'automne; voilà ce retour d'une fête de campagne.

La pauvre prisonnière de Torancy ressentait plus que toute autre ces influences. Emue du voisinage de Roland, entourée d'une atmosphère de volupté qui mettait son cœur comprimé plus à l'aise; elle s'en revenait tout au travers des couples jeunes et libres qui laissaient après eux comme une suite de murmurants désirs. A son insu, Madeleine s'imprégnait de la joie moins entravée d'autrui. Quelque passant distrait ou pressé effleurait-il son coude, marchait-il sur sa robe, elle tournait la tête et souriait.

Cependant les yeux malins, méchants, moqueurs, incrédules, incertains la cherchaient à l'aise. On reconnaissait dans le sillon que laissaient ses pieds son amant qui marchait se croyant inconnu et maître de son secret. Il était loin de penser qu'il racontait à tous ses entreprises. Pour Madeleine, cette jeune tête ingénue et confiante, heureuse du bonheur de son prochain autant que du sien propre; saisie par le cœur, par l'exemple et par la nuit venait-elle à se retourner? Alors l'ombre cachait bien des sourires et les doigts qui indiquaient les victimes du monde. En quelques minutes on en était arrivé à parler haut de cette aventure. On ne cachait ni son indulgence pour s'en faire un mérite, ni sa prévention pour fortifier sa propre vertu.

C'est ainsi qu'en passant à côté de Torancy quelqu'un prononça ces paroles qui parvinrent distinctement aux oreilles du capitaine, mais que Madeleine absorbée n'entendit pas :

— Mais, entre eux, il y a la rivière! Comment peut-elle la franchir pour rejoindre ainsi son amant? D'ailleurs soyons logiques, s'ils se voient aussi fréquemment qu'on l'affirme, quels besoins ont-ils de s'écrire?

— Quelle audace! s'écria une femme.

— Le jeune homme est charmant, dit une autre du même groupe.

— Comment se nomme le vieux grognard? ajouta un troisième.

Quelqu'un de la bande reconnut Torancy.

— Silence! fit-il.

— De qui donc parlent tous ces gens-là? demanda le capitaine, qui reçut comme un choc intérieur et éprouva la prescience qu'il était en jeu dans ces propos. Il jeta autour de lui un de ces coups d'œil d'avant-postes, précis, clairs, scrutateurs, méchants surtout. A quelques pas derrière sa fille, à la lueur d'une torche, il reconnut Roland, dont il ignorait toujours le nom, mais dont il avait bien gardé la mémoire. A cent pas en avant, un domestique reconduisait tout sellé le cheval du jeune homme, qui effarouchait de ses bonds et de son allure rapide tous les promeneurs.

— Ouais, se dit Torancy, qui devint très pâle: que veut dire ceci? Pourquoi est-il à pied? Pourquoi est-il seul? Pourquoi me suit-il?

Le vieux soldat n'osait encore mêler Madeleine à cette aventure.

C'était une étrange histoire que celle de la conscience de Torancy lorsqu'il s'agissait de son enfant. Ses sentiments, dans ce qu'ils avaient d'extraordinaire, méritaient d'être analysés. Il mettait sa fille au-dessus de l'humanité. Ce n'était plus là un amour paternel, même exagéré. C'était une passion épurée par un sentiment divin, une manière d'adoration. Il la savait belle et l'admirait, mais tout désir d'autrui lui eût paru une souillure. Il se fût cru volé si sa beauté eût réjoui le cœur et provoqué l'amour d'un homme. Si cet homme se fût déclaré il l'eût peut-être insulté dans un premier moment de colère. Et pourtant, par une contradiction curieuse, il eût été désolé qu'on ne lui enviât point l'ange de sa maison privilégiée.

Certainement il avait fallu que cet homme pratique contemplât la vie en face. Il n'avait pu faire qu'il ne se dit point que cette idole tomberait un jour dans la vie vulgaire, que c'était l'inévitable loi. La palingénésie de cet être charmant à laquelle il avait assisté, cette âme qu'il avait faite avec sa propre conscience, ce corps dont il se vantait, comme Pygmalion, d'avoir créé les perfections, tant il en avait assuré les transformations avec prévoyance, avec patience, avec intelligence, tout cela serait sans doute quelque jour la proie d'un mari. Et peut-être ce jour n'était-il pas lointain, aujourd'hui surtout que cet arbrisseau de l'Eden céleste poussé en pleine terre, grâce à ses labeurs, produisait ses fruits. Ces fruits, pour le père, c'étaient des paroles et des caresses qui récompensaient au cen-

tuple le pauvre artisan de ses jours séchés dans les soucis. C'était bien à lui ces fruits-là. Aussi, quand ces idées entraient en lui de vive force, s'efforçait-il de les chasser avec tous les sophismes impuissants de son cœur.

Il s'était retranché dans son affection comme dans une forteresse. Pendant ces jours de détresse morale il s'enfonçait désespérément dans les pures jouissances présentes, dans les souvenirs charmants du passé pour y trouver l'oubli de l'avenir. Et pourtant cet avenir gros d'orages pesait déjà sur son front. Il s'avantait à chaque heure vers cette réalité qu'il niait comme les stoïciens la douleur, en la ressentant.

Mais aussi, puisque c'était là une nécessité, dans sa naïveté féroce, il eût mille fois préféré trouver quelque vicillard de son âge avec qui partager, non Madeleine, mais les soins à lui rendre. Un jeune homme, un amant, un corsaire! voudrait donc s'emparer de tout cela et le laisserait seul et dépouillé de ce trésor dont il était plus avare qu'Harpagon! Il eût peut-être préféré la voir morte.

Voilà où en était cet homme tirailé par mille sentiments contraires, écrasé sous le poids d'une possession qu'il sentait près de lui échapper, malgré ses étreintes, ses verrous et ses yeux vigilants.

Les paroles entendues le brûlèrent. Il ne put les croire. Mais un doute s'était élevé, et tomber du ciel où il vivait dans les bas fonds où de telles hontes s'agitent, cela était si épouvantable qu'il attribua tout au hasard et courut en entraînant Madeleine jusque chez lui, où il s'enferma. Là, au milieu du tourbillon de ses pensées, il tenta de faire la lumière, essayant avec l'aide d'une logique incertaine de détruire les soupçons qui le mordaient en plein cœur. Vers neuf heures du soir, il sortit, resta absent deux heures et rentra.

## XXIX

— Venez ce soir au bord de l'eau, au nom de notre amour, écrivait Roland. Toutes ces sensations amoureuses tombées dans le cœur de seize ans, pénétrantes comme des poisons, cette douleur sans bornes qui avait pleuré sur l'absent, cette joie qui tout à coup fleurissait comme un grand arbre et l'étouffait depuis le retour de Roland, tout cela possédait un exprimable charme. Les nerfs exquis de Madeleine frémissaient. Et malgré tout une profonde tristesse persistait au fond d'elle-même. Elle se sentait comme abandonnée et vaincue. Elle comprenait sa force impuissante contre ce dieu. Terrassée par lui, elle souffrait de sa défaite. Dans cette fille incivilisée les moindres sentiments qui se faisaient jour étaient conformes au développement logique des instincts bons ou mauvais. Rien ici n'était de convention. Les anges gardiens, la candeur, la pudeur, étaient en elle comme chez autrui. Mais, toute d'impressions et pour ainsi dire de vibrations, elle ne pouvait s'empêcher de penser, de sentir, d'aimer, d'être heureuse sans savoir pourquoi, malgré certaines révoltes intimes. Dans ce torrent de vagues douceurs et de tressaillements inconnus elle cherchait sans le pouvoir, en trouver la cause.

L'instinct divin du christianisme n'avait point assez profondément pénétré en elle pour y être vainqueur de tout le reste. Torancy, qui l'ignorait, ne lui avait ouvert qu'un battant de sa porte. Sans le savoir, il avait fait de sa fille une païenne. Tout était dans ce mot. Mais tant il est vrai que les influences extérieures sont toutes-puissantes; le sentiment chrétien s'était glissé en elle. Il y était resté caché, latent pour ainsi dire, et la pauvre fille l'entretenait, tempérant par lui les feux si chastes de son âme.

O primevères de la vie!... Le voir, l'entendre lui dire qu'on l'aime, qu'on l'adore, qu'on a souffert

des maux cruels pour l'amour de lui, oublier les pleurs au milieu des sourires qu'il a ramenés, lui jurer qu'il est charmant, qu'il est bon d'être venu, le supplier de se laisser chérir. Là serait le bonheur.

Le fuir, le recevoir sèchement, rire de ses vœux, lui jurer qu'il est indifférent; si le cœur se soulève d'amour le forcer à se taire; si les yeux parlent, les voiler; à force de froideur compenser ce premier élan qui l'a entraîné si loin; là est le devoir.

— Oui, s'il est malheureux, s'il pleure sa perte, où sera ton courage, Madeleine?

Elle descend à pas furtifs, l'escalier est muet sous ses pieds, la porte... hélas! est close. La lourde barre est abaissée, les clofs sont retirées. Elle remonte avec une triste colère au cœur. La captivité la blesse dans son orgueil. Elle se roidit contre l'oppression. Rentrée chez elle, elle ouvre doucement la fenêtre et cherche à percer les ténèbres. La voix inquiète de Roland murmure son nom. — Je ne puis sortir, répond Madeleine, je suis prisonnière, ce soir. Mon père a quelques soupçons, sans doute. Je vous en supplie, éloignez-vous.

— Je vais, dit-il, causer un peu avec vous en restant au-dessous de votre fenêtre. Ne craignez pas.

J'ai trouvé en vous cette paix souveraine et la sincérité de l'âme. A vous donc je me tiendrai. Aimons-nous, si vous le voulez, comme gens à qui l'heure présente seule appartient; aimons avec confiance et sans partage.

Madeleine, expansive et contente, racontait sa vie à voix basse. Son cœur, si souvent fermé par la froideur systématique de Torancy, se fondait dans sa joie et dans son espérance.

Roland oubliait, en l'écoutant, que, entre eux, il n'y avait que la conscience; autour d'eux, que l'ombre et la solitude; en eux, que l'amour.

Le bruit d'une serrure qu'on ferme, les pas de Torancy retentissant tout à coup dans la maison sonore, les réveillèrent de cette douce ivresse.

— C'est mon père! s'écria Madeleine; il vient; le voici; nous sommes perdus!

Le jeune homme avait disparu d'un bond quand Torancy entra. Madeleine était secouée de la tête aux pieds par un tremblement nerveux. Ses dents claquaient. Comme pour protéger la fuite de son amant, elle était restée devant la fenêtre. Le vieux soldat était très pâle et ses yeux lançaient des éclairs. Il embrassa d'un regard toute la scène.

— Encore levée, Madeleine, lui dit-il; il est deux heures du matin; il faut te coucher, mon enfant.

— Oui, mon père, je vais me mettre au lit... à l'instant... je me sens un peu souffrante... Vous avez raison.

En disant ces mots, elle demeurait immobile barrant à son père le chemin qu'avait pris Roland, et craignant qu'on ne pût encore l'apercevoir.

— Ferme cette fenêtre, Madeleine, dit Torancy; à cette époque, les nuits sont froides.

Il écartait en même temps d'une main la jeune fille, et fermait la fenêtre lui-même sans même avoir interrogé le jardin des yeux.

Madeleine respira un peu. Elle regarda son père. A cette heure avancée, il était complètement vêtu et portait un costume qu'elle ne lui avait jamais vu. C'était une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au col.

— Mais vous, mon père, interrogea-t-elle enfin après avoir recouvré quelque sang-froid, pourquoi veiller si tard?

— En effet, mon enfant, je veille, répondit-il.

En parlant ainsi, sa voix était changée. La pauvre fille se reprit à trembler.

— Je porte là, Madeleine, reprit-il, un habit, ou plutôt un uniforme qui nous était commun à nous autres, vétérans de la grande armée, au moment de

la Restauration. Nous avons l'épée longue, en ce temps-là; on tuait souvent son adversaire et quelquefois la chance n'était pas pour nous."

Insensiblement, la voix du capitaine avait pris un accent dur, et son langage, des expressions militaires qu'il avait depuis longtemps écartées.

"Vois-tu, mon enfant, continua-t-il, ces jeunes gens de la noblesse c'étaient, malgré tout, des braves de bon calibre. J'en ai descendu un le jour de mon mariage qui ne l'avait pas volé, mais qui s'est crânement conduit. Tout s'en va. Les nobles d'aujourd'hui sont des... Enfin, suffit! Viens près de moi, fillette; voyons, qu'as-tu à trembler ainsi? est-ce que je te fais peur?"

Il disait ses paroles avec un sourire que son regard sérieux et rigide coupait en deux.

Madeleine, saisie de terreur, se mit à sangloter tout haut.

"Mon enfant, lui dit Torancy en se levant, est-ce ta conscience qui pleure?"

Il la contempla quelques instants les bras croisés, soucieux et sombre; puis il sortit. On entendit son pas ferme, mais un peu saccadé, qui descendait le vieil escalier.

### XXX

Roland avait couru à la passerelle mobile qui lui servait à franchir la Nonnette, lorsqu'il se réunissait à Madeleine. Il ne trouva rien. L'herbe seule conservait l'empreinte de la poutre. Grossie par les pluies de l'automne, la rivière coulait à pleins bords. Là où d'ordinaire elle accusait trois pieds d'eau, il y en avait huit ou dix. De plus, elle était dangereuse. L'eau avait creusé sous les berges des trous où l'eau comme en des entonnoirs et de profondes encaures. Roland ne savait pas nager. Le jardin était fermé par de hautes murailles et se transformait en prison. Il envisagea la situation d'un œil inquiet. A cette époque il y avait encore environ quatre heures de nuit. Il chercha quelque expédient. A peu de distance de lui, un saule de l'autre rive étendait, en surplombant l'eau, de longues lianes. A l'aide d'une branche, il tenta de les attirer à lui sans y réussir. Il réfléchissait, quand une main de fer s'appesantit sur son épaule. Il se retourna vivement: Torancy était devant lui.

"Monsieur, lui dit-il sans préambule, vous êtes digne de tout mon mépris. C'est celui d'un honnête homme, celui qui marque au front les lâches. Je suis le père de Madeleine. Prenez cette arme, mettez-vous au pied de ce peuplier. A la distance où je me placerai, il y aura vingt-cinq pas de vous à moi. Le compte y est, je les ai mesurés pendant que vous étiez là-haut. (Il désignait la fenêtre du doigt.) Voici la lune qui se lève; dans quelques instants, la nuit sera suffisamment claire. Visez bien, tirez juste, car, foi de Torancy, je vous tuerai comme, il y a vingt-six ans, j'ai fait de celui qui avait insulté l'empereur!"

Il laissa un pistolet entre les mains du jeune homme stupéfait et un moment ému, mais qui n'eût pas compris la situation, se prépara à lui faire honneur. La lune se dégageait effectivement des nuages et montait dans le ciel, éclairant d'un clair-obscur bleuâtre l'allée où se trouvaient les deux adversaires. Au bout de dix minutes, dix siècles, un carillon préparatoire sonna à la cathédrale. Madeleine, que les paroles de son père avaient terrifiée, parut à cet instant sur le suil de la porte qu'elle entr'ouvrait. Elle tenait à la main une lampe qui éclairait sa figure, vivante expression de l'effroi. Torancy, placé en face d'elle l'aperçut et tressaillit. Il lui sembla qu'il allait tirer sur son enfant. La dernière vibration s'éteignait et le tintement de l'heure commençait à peine, lorsque les deux coups partirent, confondus en une seule explosion, et illuminèrent d'un double éclat les

arbres et les hommes debout. Roland tomba en poussant un cri douloureux.

A ce cri, répondit un autre gémissement. Madeleine s'était abattue de toute sa hauteur. Sa lampe brisée s'éteignait en fumant. Torancy, jetant son arme, s'élança vers sa fille. Elle était évanouie. Un léger gonflement nerveux des ailes du nez indiquait seul la vie en elle. Les dents serrées, les membres roidis, les yeux à demi ouverts, on eût dit que c'était elle qu'avait frappée la balle.

(A suivre.)

## Les Fleurs dans l'Eau.

C'était, dans le val, un tout petit lac, avec des pâleurs d'opale, si petit qu'un seul arbre, un bouleau, suffisait à y mettre partout des papillonnements d'ombre claire; et ce qui s'y reflétait de ciel, quand le vent inclinait de l'autre côté les branches, aurait pu tenir dans un œil un peu grand.

Un matin, la jeune fille—celle qui, à la fenêtre, dans les chansons de mon pays, regarde passer les jolis tambours revenant de la guerre,—se tenait au bord du lac, très occupée d'une libellule qui rayait l'eau de zigzags vifs; même, pour être toute au va-et-vient frémissant de l'insecte, elle avait posé sur la rive sa poupée habillée de brocart et d'or qui avait l'air d'une dame d'honneur couchée dans l'herbe.

Car la jeune fille, bien que ses quinze ans eussent fleuri le mois passé, avec les premières primevères, était une fillette toute ingénue encore, courant après les papillons, contente de l'aube au soir pour une mésange dénichée. Qu'elle fût jolie, elle s'en doutait bien un peu, et cela lui faisait plaisir qu'il y eût dans son miroir, quand elle s'y mirait, un mignon visage rose sous des cheveux couleur de soleil. Mais elle ne s'était jamais demandé à quoi cela sert, d'être jolie, ni ce que l'on fait des yeux bleus et des lèvres en fleur. Il n'y avait pas une ombre, pas même celle d'un rêve, sur sa petite âme blanche. Elle ne comprenait pas le moins du monde pourquoi on l'accueillait en la regardant d'un air extasié, en poussant de grands soupirs.

Tout à coup, elle poussa un petit cri. Quoi donc? en se penchant vers le lac pour voir de plus près la libellule, avait-elle faillit tomber, le pied lui glissant sur l'herbe humide? Non, mais elle avait vu, elle voyait encore quelque chose de très extraordinaire. Au fond du lac, il y avait un lys, un lys plus blanc que l'ivoire et la neige! et elle demeura longtemps, rêveuse, à le considérer; car, enfin, ce n'est pas la coutume que les lys des jardins s'épanouissent dans l'eau.

A quelque temps de là, vint un jeune homme qui jouait de la guitare et qui avait pour métier, comme les oiseaux, de dire des chansons. Il en savait de si belles qu'une fée sans doute les lui avait apprises; mais sa voix seule eût suffi à ravir l'âme, tant elle était douce et plaisante. Tout le monde dut convenir que l'on trouvait un plaisir infini à écouter ce musicien; quand il faisait le tour de la compagnie après avoir conté d'amoureuses légendes, beaucoup de pièces d'or tombait dans sa sébile. Seule, la jeune fille ne lui donnait rien, muette, les yeux à demi-clos, comme perdue en un rêve. Elle était devenue tout autre, à cause des chansons, et c'était de son cœur qu'elle aurait voulu faire aumône. Elle ne se fût plus divertie, maintenant, à regarder frémir des ailes de libellule, ni à dénicher des mésanges. Elle comprenait pourquoi on la regardaient. Comme les demoiselles dont le joueur de guitare célébrait les aventures, elle aurait voulu suivre par les forêts et les monts quelque galant chevalier que l'eût emportée en

croupe avec lui. Si bien qu'elle tressaillit effrayée et charmée, voulut répondre non, fit signe que oui, une fois que le chanteur, passant près d'elle, osa lui dire à l'oreille qu'il l'attendrait au bord du petit lac sous le bouleau. Elle vint au rendez-vous, tremblante. Là, sous les branches musiciennes aussi il chanta pour elle tous les beaux poèmes qu'il savait.

Elle poussa un petit cri. Quoi donc? avait-elle eu peur à cause d'un bruit de pas qui s'approche, à cause de quelqu'un qui guette à travers les branches? Non, mais, inclinant la tête, elle avait vu, elle voyait encore quelque chose d'extraordinaire. Au fond du lac, il y avait une rose, une rose plus rouge que le corail et les rubis! et elle demeura longtemps, rêveuse, à la considérer; car, enfin, ce n'est pas la coutume que les roses des jardins s'épanouissent dans l'eau.

Son père éprouva une grande colère, quand sa fille lui déclara qu'elle prétendait épouser le joueur de guitare! d'autant plus que depuis longtemps, il avait résolu de la donner en mariage à un jeune homme fortuné. Il eût un air formidable! il déclara que jamais il ne consentirait à accepter pour gendre un récuteur de sonnettes, un ménétrier bon à faire danser les noces villageoises? Tout cela ne fit que blanchir. La jeune fille pleurait, criait, et fallut bien se résoudre au mariage. Loin de montrer la joie à la nouvelle du glorieux hymen qui lui était offert, le diseur de ballades s'écria qu'il ne voulait pas se marier, donnant pour raison que certains oiseaux ne sauraient chanter en cage; et il profita de la stupéfaction où tous les assistants furent plongés par cette réponse, pour s'esquiver dans un éclat de rire avant qu'on eût songé à le châtier de son insolence. Hélas! Hélas! quelle tristesse pour la jeune fille! Elle n'eut point de courroux, ayant trop de chagrin. Ainsi, c'en était fait, elle connaîtrait plus la douceur des musiques, une si longue amertume suivrait de si brèves joies. On essayait en vain de la consoler. Elle fuyait, restait enfermée dans son appartement, regardant de sa fenêtre la route par où l'ingrat avait fui, ne pouvant croire qu'il ne reviendrait pas, guettant dans le silence ou dans les bruits du chemin la chanson peut-être du retour; ou bien elle se tenait, seule, de longues heures, au bord du petit lac, contemplant avec des yeux mouillés de larmes, la chère herbe foulée, qui ne s'était pas relevée encore.

Une fois, comme elle baissait sa tête lourde de tristes pensées, elle poussa un petit cri. Quoi donc? était-ce qu'une douleur nouvelle mordait ce cœur déjà déchiré? Non, une seule douleur, toujours; mais elle avait vu, elle voyait encore une chose extraordinaire. Au fond du lac, il y avait un souci, un souci pâle, éteint, comme un rayon décoloré! et elle demeura longtemps, rêveuse, à le considérer; car, enfin, ce n'est pas la coutume que les soucis des jardins s'épanouissent dans l'eau.

Mais alors, du tronc de l'arbre, entr'ouvert, il sortit une petite dryade, ou une petite fée, qui dit à la fille jeune:

—Ce ne sont point des fleurs véritables que l'on voit au fond de cette eau; et sache, ô mignonne, pure comme les lys, épanouie hier comme une rose rouge, plus mélancolique à présent que les pâles soucis, sache que tu es venue au bord du lac, qui reflète les âmes!

C. M.

On télégraphie de Boston qu'un Canadien-Français nommé Faragino Charon, qui avait été condamné en 1882 à l'emprisonnement à vie pour avoir tué sa femme à Fall River, s'est donné la mort avant-hier soir dans sa cellule en s'ouvrant le cou avec un couteau. Il était âgé de 32 ans.



## Comme il m'aime.

## QUATRE LETTRES.

Une jeune lectrice, qui revient de la Malbaie, adresse au *Journal du Dimanche*, quatre lettres que lui écrivait une de ses amies qui a passé la belle saison à Cacouna.

Nous les publions, croyant que nos lectrices les liront avec plaisir, et y puiseront peut-être un enseignement.

## PREMIÈRE LETTRE.

Charlotte à Henriette.

Cacouna, 15 Juillet, 1884.

Bonjour, mon Henriette chérie. Comment as-tu dormi cette nuit? N'étais-tu pas un tantinet triste? C'est que, si j'en juge par moi-même, tu devais te sentir le cœur un peu gros, hier soir.

Eh, la vilaine chose que l'été, qui disperse les jeunes filles aux quatre coins du pays! Est-il donc besoin d'aller si loin pour respirer, et surtout si loin l'une de l'autre?

Tu m'écriras aussi de là-bas, grosse paresseuse; tu vois que, de mon côté, j'y mets de la bonne volonté. Partie d'hier, lettre aujourd'hui.

A la gare, après nous être embrassées sur les deux joues, nous nous sommes séparées. Je prends de là.

Nous prenons maman et moi chacune un coin, nous posons nos sacs de voyage sur le filet. Nous sommes seules. Plus qu'une minute; personne n'est monté. Plus qu'une demi-minute; personne encore. La locomotive siffle. Vlan! la porte s'ouvre, et un monsieur en veston gris, en chapeau mou, à barbe noire, fait irruption dans le char.

Il n'est pas encore assis que la machine se met en branle et... en route pour Cacouna.

Franchement, voilà un monsieur qui n'a pas de tact. Quand deux femmes sont seules, la moindre politesse voudrait qu'on ne vint pas les déranger. Donc ce monsieur-là me déplaît. Il a trois valises avec lui. Pendant qu'il les arrange, qu'il les place et les déplace pour leur trouver une position convenable, moi, je l'examine.

La vérité m'oblige à avouer qu'il n'est pas trop mal physiquement. Des cheveux courts, en brosse, un teint mat, des yeux bleus, une moustache bien arquée, une barbe en pointe, une taille assez fine et des mains et des pieds passables. Une fois qu'il en a fini avec son installation, il s'enfonce dans le coin opposé... et il regarde le paysage. Il ne fait pas plus attention à moi que si je n'existais pas. Pas bien élevé, le personnage.

Tout à coup maman, que son silence devait fatiguer, me demande si j'ai songé à mettre sa tapisserie dans sa malle. Au moment où j'ouvre la bouche pour lui répondre, l'étranger se tourne de mon côté et me dévisage, comme surpris d'une découverte. A votre aise, monsieur, à votre aise! Mieux vaut tard que jamais. Je n'ai pas peur de l'examen. Et, pour ne pas l'intimider dans sa contemplation, je me tourne de trois quarts (c'est comme cela que je me suis fait photographe, tu sais), et je cause avec maman.

Quand je juge que le jeune homme (je dis jeune, car il ne paraît guère avoir plus de vingt-sept ans) a joué assez de la vue de ma personne, je me retourne et, à mon tour, je le lorgne du coin de l'œil. Il est bien; décidément, il est bien; seulement il a l'air de trop le savoir. Il a des dents merveilleuses, chose que je n'avais pas remarquée tout d'abord, et il entrouvre la bouche à chaque instant pour les montrer.

Au bout de quelques minutes, maman, qui tient à réparer son mutisme passager, commence à devenir loquace et me parle d'un tas de choses, de toi,

de votre voyage, de notre maison de campagne qui donne sur la mer, de l'heure où nous prendrons nos bains, etc., etc. Le monsieur est de la sorte tout de suite renseigné sur notre compte. Il connaît nos habitudes, nos relations, notre adresse... Un peu plus, il saurait, à un centime prêt, le chiffre de ma dot. Auquel cas, il serait plus avancé que moi-même.

Je ne comprends pas qu'on se laisse ainsi aller à bavarder devant les étrangers.

A la fin, maman se renverse en arrière, elle se tait; ses paupières se ferment peu à peu. Elle dort. Sa poitrine se soulève de temps en temps. Un ronron léger... léger, se fait entendre... L'inconnu laisse tomber sur maman un coup d'œil narquois. Je suis honteuse. Je deviens rouge. Ses yeux se dirigent alors vers moi et prennent soudain une expression qui m'effraye.

Je voudrais réveiller maman et je fais semblant de tousser.

—La fumée vous indispose, mademoiselle? Que ne le disiez-vous plutôt?

Et il jette sa cigarette. Je ne réponds rien.

...Je suis désolé, continua-t-il, et si Mme votre mère ne m'avait pas elle-même encouragé...

Je ne réponds toujours rien.

—Je sais qu'il y a des femmes que le tabac rend tout à fait malades. Elles ont tort de ne pas s'y accoutumer. C'est un préservatif des maux de tête; il assainit l'air...

Il veut, pensai-je allimenter à tout prix la conversation.

—En dépit de l'opinion générale, il est loin d'abîmer les dents.

Et, en disant cela, il découvre sa mâchoire et me montre les siennes à bouche que veux-tu. Décidément c'est trop de fatuité, et de fatuité de mauvais goût.

—Mais laissons cela: je n'entreprendrai pas de vous convaincre pour aujourd'hui.

Pour aujourd'hui! Il ne doute de rien, cet homme!

—Nous reprendrons ce sujet, à Cacouna, puisque vous y passez la saison. J'y vais aussi; nous logeons justement dans la même rue... et, quand connaissance plus ample sera faite, j'oserai alors, et si vous voulez bien m'y autoriser, j'oserai vous faire part d'un certain projet que je caresse depuis quelques instants...

—Monsieur...

—Oh! ne vous récriez pas. D'ailleurs vous ne saurez rien pour le moment. Nous avons le temps. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y aura rien là-dedans de douloureux pour vous. Je ne suis pas terrible, allez, si croquemitaine que j'aie l'air; et je ne suis pas homme à faire souffrir une femme jolie comme vous. Et, bien que vous ayez certain défaut.

—Monsieur...

—On! tout le monde en a des défauts... Et le vôtre est si petit... si mignon... En tout cas, je ne vous ferai ma demande qu'après m'être entendu au préalable avec Mme votre mère. Voyons, de bonne foi, pensez-vous que je veuille vous causer la moindre douleur? Croyez-moi, allez: une fois que vous aurez dit oui et que la chose sera faite, vous serez bien contente.

Une déclaration comme cela, à brûle-pour-point... et en quels termes! J'eus peur. Il se rapprochait de moi insensiblement. Je donnai un coup de pied à maman, qui se leva en sursaut en disant:

—Hein? Quoi? Nous sommes arrivées?

—Non, maman, non. Je te demande pardon. C'est avec mon pied. Je ne l'ai pas fait exprès.

Elle se frotta les yeux et se réveilla complètement.

La conversation, qui semblait être tout d'abord un tant soit peu cérémonieuse, revêtit au bout de quelques minutes un ton de douce familiarité.

Ils se racontaient tous deux leurs petites affaires; ils se mettaient au courant de leur vie. Maman lui apprit qu'elle était rentière. Lui s'intitula pompeusement: "Docteur-chirurgien."

Je bouillais! je bouillais!

Bref, quand nous arrivâmes à la Rivière-du-Loup, la connaissance était faite. On s'était promis de se revoir sur la plage et j'étais condamnée à avoir pour danseur à tous les bals et jusqu'à la fin de la saison cet impudent personnage. Il descendit du wagon avant nous, enleva maman dans ses bras de la façon la plus intime et la posa à terre. Il vint ensuite à moi, m'aida à sauter le marche-pied, et je sentis qu'il me serrait la main doucement, doucement... Oh! l'horrible individu!

L'omnibus nous conduisit devant la porte de notre maison; il faisait noir, noir... Je me tournai du côté de la mer et je ne vis qu'un long voile sombre parsemé d'étoiles d'or.

Au revoir, ma chérie. Si tu aperçois mon cousin Jacques, dis-lui que je ne l'oublie pas et que je préfère encore sa vilaine pipe brune aux cigarettes élégantes du monsieur du chemin de fer.

CHARLOTTE.

A SUIVRE.

## CHARADE.

L'âme, chez toi, lecteur, abandonnant le corps,  
Mon premier est l'asile où repose ce corps:  
On sait que mon dernier, commun à tous les corps,  
Ajoute chez la femme à la beauté du corps.  
Pour former mon entier, il faut bien plus d'un corps,  
Et pourtant cet entier ne forme qu'un seul corps.

## ENIGME.

Lecteur, je m'annonce avec bruit  
Et sans jamais causer d'alarmes;  
Pourtant l'effet qui me produit  
Fait bien souvent verser des larmes.  
Je me répète quelquefois,  
Mais toujours dépourvu de grâces,  
Et le plus séduisant minois  
Fait par moi d'horribles grimaces.  
Je fais goûter quelque plaisir,  
Un rien comme lui me fait naître,  
Et l'instant qui me donne l'être  
Tout aussitôt me voit mourir.  
Mais il est temps que je finisse;  
Mon récit t'a rendu rêveur.  
Courage, allons, mon cher lecteur!  
Bon... 'y voilà... Dieu te bénisse.

Le mot de la charade No. 11 est TIRELIRE.

Le mot de l'énigme No. 12 est CAFÉ.

## Décisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.



LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH.

**CADIEUX & DEROME**

1603, Rue Notre-Dame, Montreal.

**TAPISSERIES ! TAPISSERIES !**

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,

Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux !

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,  
POUR PLAFONDS,  
BORDURES, DECORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe vert éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son *capot* de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

**CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE**

CARRÉ DOMINION, EN FACE DE L'HOTEL WINDSOR

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant

COMMENÇANT MERCREDI, 6 AOUT

**"IOLANTHE"**

PRIX POPULAIRES : 50, 35, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

**Plumes Teintes en Noir**  
BRILLANT.

**WILLIAM SNOW**

FABRICANT DE

**PLUMES d'AUTRUCHES**

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

**"L'ART ET LA MODE"**

JOURNAL ILLUSTRÉ

Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'Abonnement : \$12 par An

Frais de poste non compris.

S'adresser : RUE HALEVY, No. 8  
En face de l'Opéra, à Paris.

**JEUNES GENS ! LISEZ !**  
**LA VOLTAIC BELT CO.**

(COMPAGNIE DE LA CEINTURE VOLTAIQUE)

de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur CÉLÈBRE CEINTURE ELECTRO-VOLTAIQUE et autres INSTRUMENTS ELECTRIQUES à l'essai, pendant 30 jours aux Messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques, attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

**"L'ALBUM MUSICAL"**

Recueil de Musique et de Littérature Musicale

Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.

PRIX D'ABONNEMENT : \$3.00.

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,  
Editeurs-Propriétaires,  
25, Rue Saint-Gabriel, Montreal.  
Boîte 325, P.O.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette. 25 cents la boîte. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

La boîte 25c. Demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVÈGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

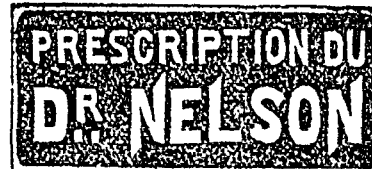
LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.



**GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.**  
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.  
PRIX 25 CENTS LA BOITE.  
LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA Poudre CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALIBILE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS. Enregistrée à Ottawa. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION du DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

**Le Baume de Jeunesse DES DAMES**

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Flacon d'Essai seulement 25 cts.

**A VENDRE.**

10,000,000

**De Pieds de Bois de Sciage**

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguinet, MONTREAL.

**E. A. D. MORGAN, B. C. L.**  
AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FERDINAND-XAVIER.

Boîte B. P., 310.

**Fréchon, Lefebvre & Cie.**

245 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISES

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries, Vins de Messe, Huile d'Olive, Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

**CREVEN COTTON CO.**

BRANTFORD, ONT.

Cotons à Draps, Sheeting Ecrus.

AGENT : S. DAVISON

16 Colborne Street, Toronto.

J. C. DANSEREAU,

Editeurs-Propriétaires.